

Le souvenir d'Henri-Ernest Sigerist (1891-1957) *

par le docteur F.-J. BEER **

On me permettra d'évoquer d'abord l'article nécrologique publié par le professeur Pierre Huard, dans *La Presse médicale* (du 26 octobre 1957, page 1748), consacré au professeur Henri-Ernest Sigerist, « cette grande figure de la médecine internationale, dont la disparition est une perte immense pour l'histoire de la médecine ». Ayant gardé depuis un quart de siècle ce texte consacré à ce maître exceptionnel, qui aima la médecine et la justice, à cet historien érudit dont le souvenir souffre encore des élans généreux de son cœur, je prendrai aujourd'hui la liberté de citer presque in extenso le sobre éloge que fit le professeur Pierre Huard d'un collègue qui a su s'élever sur le pavois de ses œuvres. Voici le texte rédigé à l'époque par le professeur Pierre Huard :

« Né à Paris, le 7 avril 1891. Sigerist passa ses premières années dans la plus belle ville du monde (qu'il aimait tant) et où il fut si peu connu. La mort de son père l'obligea à terminer ses études à Zurich où résidait sa famille, de nationalité suisse et l'allemand fut la langue dans laquelle il fit ses études. C'est après une formation littéraire, linguistique, philologique et orientaliste qu'il aborda la médecine à sa manière, c'est-à-dire encyclopédiquement, totalement, avec le refus constant de se spécialiser et de se limiter à une partie des connaissances médicales. Chargé d'enseigner l'histoire de la médecine à Zurich (1921), il s'y prit de telle façon que, quatre ans plus tard, la succession du célèbre Karl Sudhoff lui était offerte. De 1924 à 1932, il fit de l'Institut de l'histoire de la médecine de Leipzig, l'un des plus importants du monde. Mais, déjà inscrit sur les listes noires des nazis, il fut heureux d'accepter la succession de Welch à John Hopkins University. Il devait rester quinze ans à Baltimore, au cours desquels il fit sortir l'histoire de la

* Communication présentée à la séance du 27 mars 1982 de la Société française d'histoire de la médecine.

** Boîte postale 160 — 78004 Versailles.

médecine de l'amateurisme et de l'érudition pour en faire une discipline indépendante qui, grâce à lui, s'organisa très solidement aux Etats-Unis et au Canada. Il y fonda un Institut d'histoire de la médecine, dont l'organe, officiel était le *Bulletin of the History of Medicine* (1933), animé par une brillante équipe (Owsei Temkin, Ackerknecht, Geneviève Miller, Edelstein, Larkey, Hume). En dehors de ses cours magistraux, il recherchait le contact avec les étudiants, au moyen de séminaires, qu'il dirigeait lui-même, et encourageait toujours toute idée lui paraissant féconde. Il voyagea beaucoup et fut consultant des gouvernements indien et canadien. Il s'intéressa à la médecine russe et essaya de la faire connaître dans les pays de langue anglaise.

« En 1947, il avait derrière lui la période la plus féconde de sa carrière et avait rédigé plus de 217 publications dont plusieurs ouvrages. Il estimait néanmoins qu'il s'était trop dispersé et que le plus gros de sa tâche était à faire. Aussi, au mois de mai 1947, accompagné de Madame Sigerist et de sa fille Erica, il repartit en Suisse où il devait passer ses dix dernières années, dans le petit village tessinois de Pura, dominant le lac de Lugano. Il y est mort, dans sa *Casa serena*, le 17 mars 1957.

« (...) Le but qu'il poursuivait avant tout, était d'écrire une grande *Histoire de la médecine*, pour laquelle il prévoyait huit volumes. Le premier parut en 1951, aux Presses Universitaires d'Oxford (*Primitive and archaic Medicine*).

« Il était dédié à trois hommes qu'il admirait beaucoup : Karl Sudhoff, William H. Welch et le grand neuro-chirurgien Harvey Cushing, qui fut aussi un des grands historiens de la médecine contemporaine. Tout en adoptant la même rigueur scientifique que ses devanciers, Sigerist avait des préoccupations beaucoup plus vastes. Ses tendances sociologiques et universalistes le poussaient à une présentation très large des problèmes sanitaires qui se sont posés aux différentes sociétés humaines et à la réponse de celles-ci, au défi de la maladie et de la faim, en fonction de leurs structures sociales, économiques, religieuses et psychologiques. Cette conception négligeait les classiques biographies hagiographiques, ajustées aux horizons étroits de l'Europe, pour mettre l'histoire de la médecine dans la perspective actuelle de l'histoire générale et en élargir les préoccupations. Bientôt, il fut trop malade pour continuer son effort, mais on peut espérer que les notes qu'il a laissées, seront exploitées et que la seule chance offerte à notre génération d'avoir une histoire monumentale de la médecine, ne sera pas perdue. On souhaiterait également une biographie qui fasse mieux connaître cet homme rare, aussi bon et aussi simple dans son comportement quotidien que sensationnel dans sa culture, ses conceptions, sa curiosité universelle et sa possibilité de parler, au pied levé, de *omne re scibili*, dans les principales langues du monde.

« Obligé de passer la majeure partie de son temps à feuilleter des journaux et des livres médico-historiques, il attachait une énorme importance à maintenir sa magnifique culture générale. Dès son réveil, il aimait à réserver à la poésie dix minutes « qui peuvent changer l'atmosphère de la journée ». Il n'ouvrait aucun journal, — il mettait une demi-heure à en lire tous les jours cinq, — en quatre langues différentes, — sans avoir lu 50 pages d'un bon

livre, soit une centaine d'ouvrages par an. Ceux qui l'intéressaient, il les parcourait lentement, la plume à la main, à la mode de jadis, persuadé qu'il ne pouvait se les assimiler qu'au prix d'un effort important. Mais cette tâche devenait pour lui un plaisir, tant elle lui avait permis « d'enrichir sa vie ». A portée immédiate de sa main, autour de son lit, il avait toujours une sélection de 500 volumes, représentant les classiques de toutes les littératures : Chine, Inde Moyen-Orient, Russie, etc, ou des classiques de la biologie Humbolt, Darwin, etc.). Mais les classiques français furent toujours plus près de son cœur que les auteurs allemands... le français étant pour lui le moyen le plus élégant pour traduire la pensée scientifique ou autre... »

**

C'est à Paris, que le professeur Sigerist écrivit (en 1930 et en 1931) deux de ses ouvrages qui lui valurent une renommée internationale, juste au moment où il devait s'exiler, quitter Leipzig, pour l'université Johns Hopkins, faire bénéficier l'école de William Welch, des méthodes que lui avait inculquées Karl Sudhoff. Ces deux ouvrages étaient : la célèbre *Introduction à la médecine* (publiée en français, aux Editions Payot, en 1932) et l'ouvrage, publié d'abord en allemand, sous le titre *Grosse Aerzte*, qui est un recueil de biographies des créateurs et conducteurs de la médecine, à travers les siècles et de tous pays (Ce dernier ouvrage, paru à Munich, chez Lehmanns Verlag, réédité constamment, depuis 50 ans, a été publié dans plusieurs pays en traduction, mais pas encore en France).

Parmi les ouvrages de Sigerist, certains sont dominés par le souci des rapports de la médecine et de la sociologie, d'une philosophie rationaliste fondée sur les sciences naturelles et l'économie politique. Sigerist, qui a toujours gardé l'empreinte de tels de ses « phares » qui considéraient que la médecine est une science sociale, se fit leur porte-parole dans les ouvrages comme *Medicine and human Welfare* (paru aux Editions de l'université de Yale, en 1940) ; dans le volume intitulé *The University at the Crossroads* (paru à New York, en 1946) ; ou dans *Landmarks in the History of Hygiene* (publié par Oxford University Press, en 1956) Sigerist enseignait que c'était toujours ceux qui ont incarné l'idéal médical de leur époque, qui en furent les grands médecins. Ainsi, suivant les changements de l'image idéale que chaque époque se faisait des grands médecins, cette image était différente dans la Grèce antique où les médecins étaient artisans, ou dans l'Empire romain, où les médecins étaient esclaves, au Moyen Age dominé par les ecclésiastiques, les prêtres et les moines. A l'époque de la Renaissance, les médecins sont devenus docteurs, c'est-à-dire des savants, et l'idéal médical évoluait avec l'idéal scientifique. Hier encore et aussi aujourd'hui, l'idéal médical pouvait être représenté par le médecin de famille, parce que la famille était centre de production, centre de la vie de l'individu. Mais avec le développement de la société industrielle, les nouveaux centres de notre vie, créent des conditions nouvelles, et il ne servirait à rien de s'obstiner, les mêmes sciences naturelles qui ont révolutionné la médecine et l'économie, interdisant toute velléité de rétrogradation. Les progrès entraînant des augmentations des frais de pro-

duction, le praticien ne saurait se contenter de moyens inadéquats. L'hôpital, qui était à l'origine hospice pour pauvres sans logis, ne saurait mettre la médecine dans la situation paradoxale de se trouver paralysée par ses propres progrès. Et le choix du médecin, que nous avons encore, quelle en est l'étendue pour le paysan dans sa campagne ! Face à une société nouvelle, on voit une science médicale nouvelle. Comme l'écrivait Sigerist, il y a un demi-siècle, santé et maladie ne sauraient être affaires privées...

Le professeur Sigerist mourut à 65 ans, souffrant de plusieurs maladies dont l'hypertension, une rhinite chronique et le parapsoriasis en plaques. Depuis son retour en Suisse, en 1947, il s'imposait un régime très strict, tout en se permettant à l'occasion un bon repas et de bons vins. Son état de santé semblait s'améliorer pendant les deux ou trois années avant sa mort, et nous avons passé encore une journée ensoleillée, lumineuse, le mardi-gras précédant d'une dizaine de jours sa mort subite. Il avait, depuis son installation dans sa maison à Pura, dont il aimait le nom : *Casa Serena*, organisé chaque année — pour être plus précis, depuis le mois de mars 1950 — des colloques, qui permettaient à ses innombrables disciples et amis, de se replonger dans l'ambiance vivifiante de son esprit et de son exquise affabilité. Au moment où il allait quitter ce monde, les invitations pour le colloque annuel étaient déjà diffusées. Nous ne décrivons pas ici la tristesse qui s'est abattue sur les participants désemparés par ce deuil, et la ferveur d'une pieuse admiration qui unit à travers le monde, ses partisans et ses adeptes, alors que depuis un quart de siècle, le professeur Sigerist n'est plus...

Dr. F.-J. BEER
(Versailles)

27 mars 1982.

P.S. — Ne pouvant lire à voix haute le Message que Sigerist écrivit pour un ouvrage établi sous la direction du doyen Jacques Parisot — que le professeur Sigerist visita à Nancy, en octobre 1952, à l'occasion d'un Symposium qui, cette année-là, eut lieu, non pas à Genève comme d'habitude, mais dans la ville de Nancy, en l'honneur du grand pionnier de la médecine sociale —, je joins l'autographe de Sigerist pour sa publication en fac-similé, dans un prochain numéro de la revue *Histoire des sciences médicales*.

MESSAGE

DU

Professeur Henry E. SIGERIST

M. D., D. Litt., LL. D., D. Sc. Dr. h. c., F. R. C. P.

Médecine préventive - médecine sociale: voici bien le programme de la médecine contemporaine et future. Le médecin sera toujours un individu qui donnera ses conseils et ses soins à des individus menacés par la maladie ou souffrants par elle. Cependant nous vivons dans une société industrialisée et extrêmement spécialisée. Nous dépendons tous les uns des autres et misère et prospérité sont indivisibles. La médecine d'autre part est devenue très compliquée et très spécialisée, elle aussi, et le coût de production du service de santé a augmenté énormément.

Une nouvelle médecine servant une société nouvelle demande impérieusement de nouvelles formes du service médical.

La médecine sociale s'adresse à l'individu en tant qu'il est membre d'un groupe social. Elle veut avant tout prévenir la maladie en créant les conditions naturelles mentales et sociales favorables à la santé. Elle veut non seulement guérir les malades mais après guérison, les ré-intégrer en leur milieu social. Les nombreuses activités de l'O.M.S. ont prouvé qu'elle est l'organisation la plus efficace de médecine sociale qui, à une échelle mondiale, a grandement contribué au bien-être de l'humanité.

Tura (Tessim), juin 1953

Henry E. Sigerist